

# LES PREMIÈRES

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE. — *Patrie*, opéra en cinq actes, paroles de MM. Victorien Sardou et Gallet, musique de M. Paladilhe (1).

S'il m'est permis, en débutant, d'exprimer un mélancolique regret, c'est que Victorien Sardou n'ait pas respecté l'admirable drame de *Patrie*, son meilleur titre de gloire. C'est peut-être l'exemple unique d'un auteur travestissant et rabaissant sa plus belle œuvre, déjà consacrée par le succès durable. Imaginez un architecte ayant élevé un temple superbe admiré par tous ses contemporains qui le transformerait en salle de concert.

De cet avatar est sorti un livret intéressant, mouvementé, pittoresque et dramatique qui serre de près l'original et en reproduit les scènes, les situations principales ainsi que les grands traits des personnages. Souvent je me suis demandé quoi donc manquait à ce drame qui m'impressionnait si fortement pour atteindre à la puissance et à la solidité des créations souveraines. C'est que les caractères des héros y sont à peine indiqués, c'est que l'analyse psychologique y manque tout à fait.

Karlo, Dolores, sont des figures quelconques et leur passion balbutiante, sans accents, ne nous émeut point. Ryssoor, hanté par le démon du patriotisme nous touche davantage, mais sa silhouette n'est pas encore fixée qu'elle est déjà emportée avec les autres dans la poussée de l'action. Du mouvement, des faits, rien que des faits, — c'est l'attraction, mais aussi la faiblesse de l'œuvre.

La musique ajoutait au drame un élément nouveau et pouvait élargir le cadre et en combler les lacunes par le développement des caractères. De l'orchestre devait s'élancer la voix multi-

(1) La partition est parue chez Choudens depuis huit jours.



ple qui dirait les angoisses et les remords d'un Karloo, les furieuses agitations de la maîtresse coupable et le sublime amour de la patrie du comte de Rysoor. L'inspiration lyrique se joignait à l'orchestre, et de la symphonie naissaient les types définitifs qui régénéraient le drame primitif par leur vérité, leur vitalité et leur puissance. Dois-je convenir que cette espérance a été déçue et que si je compare les deux ouvrages séparément, nulle part Popéra ne m'a restitué l'effet prodigieux produit par le premier spectacle du drame. Les personnages sont loin d'avoir gagné en relief et en réalité. On sent-ils les types rêvés. C'est un baryton sin- leur, des chanteurs de roman- que je suis heureux de voir rentrer et disparaître dans les incidents du drame.

On m'a rapporté de Sardou un mot à la fois cruel et naïf sur son collaborateur : *Enfin, voilà donc un musicien qui ne nuit pas au livret*. M. Paladilhe, en effet, paraît s'être résigné à un rôle d'accompagnement discret et modeste. Ce modeste emploi ne l'a pas empêché d'écrire une partition intéressante et originale. Toutes les réserves que je viens de faire, n'étaient rien au jeune maître de son talent et de son mérite. J'avoue qu'une tendance fâcheuse me porte à exiger des nouveaux venus un ensemble de qualités extraordinaires. L'œil fixé sur un idéal artistique, j'entrevois une œuvre parfaite, dont je souhaite la création, et je me souviens pas que c'est folie d'assujettir les auteurs à mes rêveries. Il ne dépense pas d'avoir du génie, et la rare merveille. C'est déjà heureux et beau d'avoir du talent. Ce talent, selon moi, c'est la personnalité, et la musique de M. Paladilhe est tout à fait personnelle. Melancolique et tendre, son inspiration se plie mieux aux sentiments moyens qu'au tumulte des passions fougueuses. Ainsi toute la partie élégiaque du rôle de Rysoor abonde en phrases d'une douceur, d'une tendresse, d'une émotion infinies. Ce n'est plus le héros au patriotisme indomptable, mais un homme malheureux, déçu dans son amour et son amitié, qui souffre et exprime sa douleur en plaintes déchirantes. Ces qualités de douceur n'excluent point la couleur pittoresque et originale, pas plus que la clarté et la simplicité n'enlèvent à l'ingéniosité de l'orchestration. De même, la forme de l'œuvre n'est pas nouvelle, mais le compositeur use avec modération des vieilles formules et sait imprimer un cachet personnel aux conventions de l'opéra italien. Toute la partition vous laisse cette impression de personnalité et de sincérité dans l'exécution. Ce n'est pas que M. Paladilhe ait pu absolument échapper aux influences ambiantes; celle de Gounod est manifeste dans le développement et la chute arrondie de la période, mais l'élève n'est point un imitateur. Il a su invinciblement la manière du maître comme notre esprit s'assimile les tourments d'un auteur aimé cent fois lui et relâ.

Sous le bénéfice de ces observations, passons maintenant à l'analyse des passages culminants de l'ouvrage.

Le premier tableau offre le spectacle saisissant de la domination de l'Espagne sur les Flandres. C'est le bivouac des soldats espagnols au marché de la Vieille-Boucherie de Bruxelles, occupé militairement. Les officiers jouent aux dés; les soldats, pleins d'une joie bruyante, ricanent et fringuent avec des filles. Un chœur, d'un tour vulgaire, scandé par l'orchestre, exprime la gaieté grossière des soudards. Mais une troupe amenant des prisonniers interrompt les réjouissances et Rysoor et la Tremolle sont introduits entre deux haies de soldats. Les récitatifs et l'orchestre essaieront dans une allure légère et vive, de rendre le caractère de ce galant gentilhomme d'une des plus hautes maisons de France, qui, par pur goût, des aventures, a combattu aux côtés du duc de Nassau et s'est fait prendre par les Espagnols. Calviniste lui-même, la Tremolle est de cœur avec les réformés des Flandres; il a juré au comte de Rysoor.

Cependant une marche de tambours aux roulements sinistres annonce l'arrivée des prévôts Noircarmes, Vargas et Delrio; les prisonniers comparaissent devant le terrible tribunal. C'est d'abord Karloo van der Nott, capitaine de la garde bourgeoise, auquel ils ordonnent de désarmer ses soldats cette nuit même, car si les armes ne sont pas remises à l'hôtel de ville avant l'aube, il sera pendu; ensuite le sonneur Jonas traîné par une bande de soldats qui le raillent, à qui l'on reproche de ne plus sonner les airs joyeux de son beffroi. Jonas répond que ses cloches ne connaissent que des airs flamands; il répond par une chanson de carillonner qui ne s'écarte pas sensiblement des airs populaires de ce genre, mais est soutenue par une orchestration pleine de verve et d'éclat ou s'entrechoient les timbres de carillon. Ce brillant morceau dans le ton d'opéra comique a été bisé.

Après le départ de Jonas auquel on a enjoint d'apprendre les airs espagnols, Noircarmes ordonne de mettre à mort les prisonniers, lorsque dona Rafaele, la fille du duc d'Albe, survient inopinément. Elle a entendu le bruit des fusillades et s'oppose à de nouvelles exécutions. C'est l'ange élément et miséricordieux. A ce moment sonne l'Angelus; les Espagnols fléchissent le genou, les femmes des prisonniers et dona Rafaele prennent en chœur un Ave Maria gracieux et délicat quoique d'un rythme un peu commun. Les pri-

sonniers ordinaires, grâce à l'intervention sangnante de la jeune Albe, pour les bannis du livret, les prisonniers ont la vie sauve, mais le prélat décide que la Tremolle sera condamnée au pain dur et que Rysoor, accusé d'intelligence avec le prince d'Orange, sera jugé séance tenante. Le comte, dit un rapport d'espion, a quitté sa maison la nuit précédente après le couvre-feu. Rincon, un officier logé chez lui, va déposer sur ce point. « Je suis mort, murmure le comte à l'oreille de la Tremolle, j'ai quitté ma maison durant quatre jours », puis il supplie le gentilhomme d'aller trouver la comtesse.

Je l'ai vu comme un feu, quand j'implorais sa pitié, mon amour a gardé sa vivante jeunesse. Menagez-la, parlez-lui doucement. Et après de vaines pèches elle apprenait comment le sonneur n'avait pu pénétrer dans la maison.

J'ai cité tout entier le complot du poème; la phrase musicale, par sa tristesse infinie, par le charme et la tendresse adorables de son expression est l'une des plus nobles inspirations du maître.

Rincon mande, assure que Rysoor était au logis la nuit précédente et que le comte sortant de la chambre de sa femme l'a jeté au bas de l'escalier et qu'il n'a pas volé cette brusquade pour avoir été ivre et tapageur. Le récit du capitaine est vraiment un joli morceau, une page des plus intéressantes par sa vivacité, son coloris, son pittoresque, ingénieusement commentée par la dégringolade des bassons accompagnant la chute de Rincon à travers l'escalier.

Une angoisse affreuse serre le cœur de Rysoor. Ce témoignage vient de sauver sa vie et de faire de lui le plus malheureux des hommes. Il était, l'autre nuit, auprès du prince d'Orange, c'est donc un amant qui sortait de la chambre de la comtesse. Il interroge de nouveau Rincon; celui-ci a des souvenirs précis; il se rappelle que l'hôte lui a arraché son épée et s'est profondément entaillé la main. C'est un indice auquel le comte reconnaîtra le farouche de son fionneur.

Tel est cet acte le plus rempli de la partition, celui peut-être où les dons personnels du musicien, vivacité, clarté, pittoresque, originalité, délicatesse et tendresse dans l'expression des sentiments moyens ont la meilleure occasion de se produire.

Le deuxième acte débute par une scène entre Dolores et Karloo, l'ami intime du comte, et par conséquent l'amant de la comtesse. Je n'aime ni le récitatif, ni le duo, ou le soufflé mince et qui courent sur une mélodie banale de facture italienne. La scène entre Rysoor et les échevins réunis pour le complot qui doit, cette même nuit, les rendre maîtres de Bruxelles et du duc d'Albe, est remplie par un chœur d'une énergie sombre et concentrée. L'explication entre Rysoor et Dolores est forte et concise et la phrase de Dolores : « Ma patrie, à moi, c'est l'amour », est d'un bel élan de passion.

Rysoor, brave par Dolores, lui jure qu'il tuera son amant et qu'il est certain de le reconnaître à la main blessée. Alors Dolores, qui a entendu les conjurés et sait tout le complot, médite, pour sauver son amant, d'aller chez le duc d'Albe et de dénoncer son mari. Entre cette scène et celle de la dénonciation, d'un puissant effet dramatique, est placée, dans une fête chez le duc d'Albe, le ballet, car, à l'Académie de musique, il n'est point d'opéra possible sans ballet. Celui-ci affecte une imitation servile des grands divertissements de l'Eden, maladroite copie d'un chorégraphe sans invention ni idée. Ces mouvements par peloton, cet exercice à la prussienne pour lesquels on abandonne notre gracieuse et élégante danse française m'excellent. Pourtant la composition musicale en est heureuse; toute la partie archaïque est agréablement traitée, en dépit de l'abus de cornets à piston qui gâte le thème; enfin, le motif de la valse lente est charmant en même temps qu'il se déronle sur les délicates et gracieuses ciselures de l'orchestre. Mlle Subra y passe toute de grâce et de gentillesse dans son ondinement d'agilité exquise.

A la dénonciation, scène toute de déclamation, destinée à frapper par la force de la situation, succède l'acte de l'hôtel de ville qui marque le point culminant de la partition et du drame. C'est là que les conjurés se sont réunis et que Rysoor va leur désigner pour chef Karloo van der Nott, réputé pour son expérience de la guerre. Dans une scène préliminaire entre les deux amis, voici que le comte tendant à Karloo l'épée du commandement, aperçoit sur la main blessée de son ami la preuve de l'odieuse trahison. Il va tuer le menteur et le traître, mais soudain il songe que cet homme est utile à la cause de l'indépendance et il sacrifie à la patrie sa vengeance et son ressentiment. L'épisode est magnifique, mais le musicien est noblement inspiré. Le récitatif est d'une ampleur et d'une puissance magistrale. Les sentiments divers des deux hommes sont peints dans le mouvement impétueux de la déclamation et de l'orchestre.

A cet épisode héroïque succède une autre scène d'un sentiment aussi haut. Les Espagnols, prévenus par la dénonciation de Dolores, ont envahi l'hôtel de ville et forcé les conjurés; le duc d'Albe ordonne de forcer Jonas à monter dans la beffroi sonner la cloche qui doit attirer le prince d'Orange dans Bruxelles. Jonas, qui se résigner à

être ainsi l'instrument de la perte du libérateur. Il gravit les marches du beffroi sous la conduite des soldats espagnols. Tout à coup, un sonnerie sourde et lugubre emplit les airs, brise le glas, le signal d'alarme qui envoi au prince le conseil de battre en retraite. Le libérateur est sauvé; mais un coup de feu étend mort au bas de la cloche l'héroïque sonneur.

Le corps de la victime volontaire est apporté sur la scène; une plainte poignante, qui de reconnaissance et d'admiration, clameur de douleur et de pitié sur l'obscur héros qui va au cœur de tous, sort de la bouche de Rysoor. Le musicien qui a conçu et écrit cet admirable fragment ne saurait être méconnu.

Karlool, par la protection de dona Rafaele, laquelle est survenue au milieu de la bataille pour sauver la vie à l'officier flamand qu'elle aime, Karloo jure à Rysoor de châtier la misérable qui les a livrés, car ils ont appris que la dénonciatrice est une femme.

Le jeune homme découvre au dernier acte la perfidie de sa maîtresse; il la frappe avec le poignard donné par Rysoor et saute par la fenêtre sur le beffroi où ses amis subissent le martyre.

Le dernier acte est le plus faible de la partition. Il est fatal que l'action y tienne la place principale. Il se peut que dans cette longue et pourtant trop rapide analyse j'ai omis des fragments intéressants tels que le joli madrigal de la Tremolle au troisième tableau et les couplets sur l'épée de Karloo au troisième acte. Mon ambition fut de vous donner une impression générale de l'ouvrage et je souhaite y avoir réussi.

Faut-il résumer mon jugement? Il vous paraîtra sans doute double et contradictoire. Cette partition me plaît par sa sincérité, son accent personnel, son inspiration élégiaque, son habileté de facture et d'orchestration. Elle atteste un talent souple et original et demeurera comme l'un des plus honorables efforts pour maintenir l'école française hors de toute innovation et de toute influence étrangère. Elle est une œuvre honorable, méritoire, intéressante, digne d'un artiste qui n'est ni commun, ni banal, et j'ai pris grand plaisir à l'entendre. D'autre part, elle ne me satisfait point; il y manque et la flamme de la passion, et le grand cri du patriotisme; enfin, l'élégance et la distinction de la forme ne la préservent point d'une monotonie fatigante.

Lassalle, dans une lettre qu'on a eue le tort de rendre publique, s'est donné un *satisfait* en même temps qu'à son musicien. Il a, dit-il, composé le rôle de Rysoor avec son cœur. Je l'en aurais loué davantage s'il en eût été plus discret. En vérité, il y est bien intéressante; il développe ses périodes dans un style large et sûr, il prononce nettement. Il met dans ses phrases une expression et un sentiment touchants; il montre de la noblesse, de l'énergie et de la tendresse; il fait passer toutes ces sensations dans sa belle voix mordante et sonore. Mme Krauss se montre une incomparable tragédienne dans cette Dolores qu'elle joue plus qu'elle ne la chante.

M. Berardi, à des qualités de légèreté dans sa voix de baryton, solide et résistante; il l'a prouvé dans les couplets de Jonas, personnage qu'il a bien présenté dans son jeu intelligent. M. Edouard de Reske (le duc d'Albe), ne m'a pas plu, autant que de costume. Sa voix est du métal le plus généreux. Pourquoi l'altérer par des *portamenti*, pourquoi cette allure fâcheuse de chanteur des scènes italiennes. Ni la voix, ni le jeu de M. Duc ne sont agréables dans le personnage de Karloo; le chanteur est lourd, le comédien manque d'élégance et d'allure.

Il serait injuste d'omettre les décorateurs dont la collaboration est efficace dans les splendeurs d'un pareil spectacle. Le décor du vieux Marché de la Boucherie, au premier acte, peint par M. Poisson, est superbe et d'un effet grandiose; ceux de MM. Robecchi, Rubé, Chaperon et Lavastre, aux tableaux suivants, ne lui sont pas inférieurs. Il n'est qu'à louer le goût, l'exactitude et l'élégance des costumes dessinés par M. Bianchini.

HENRY BAUER.

## Autour de Patrie

Connais-tu les pays où s'effrit l'orange? Dans ces régions bénies où la prostitution infantile est en honneur, au Tonkin, en Afrique, à Londres, etc., les virginistes que la mère garantit sur facture sont payées par les amateurs sérieux dix fois plus cher que les sujets d'occasion rendus à la circulation par les acheteurs auxquels ils ont cessé de plaire. Ainsi des pièces. La proportion est à peu près la même et je ne crois pas exagérer en avançant que *Patrie*, défilée par une répétition payante, est devenue dix fois moins intéressante pour les friands de premières. Quant à moi, soigneur infatigable, je déclare que ma situation est plus difficile que celle des honnêtes du Midi. En effet, le lendemain de cette répétition qui était bel et bien la véritable première de *Patrie*, la plupart de nos confrères du matin consacreront à cet opéra des colonnes bourrées de renseignements qu'on pouvait difficilement regarder sans se sentir fier d'être journaliste français; le début était identique. Nous avons juré et juré d'être discrets, nous tenons notre parole et ne donnons aujourd'hui à nos lecteurs que de petits détails sans importance sur cette solennité qui, sans... Suivaient les données les plus complètes sur le poème, la partition, les interprètes, les

jambes de Mlle Subra, le nez du souffleur, toute la lyre!

Que faire? démarquer la fine soie de Serpini? piller l'élégante chroniquette de Fri-mousse? soustraire quelques calembours à la riche collection de Lazarelli? Jamais! ce n'est pas pour ces vils plagiats que ma plume est taillée. Si, du moins, je pouvais lancer quelques Gallets dans le jardin de Sardou? Mais Paris m'a prié de n'en rien faire, Paris l'unique, qui, dans le haurvari d'une première, conserve la joyeuse humeur, son infatigable honne grâce et sait trouver pour chaque retardataire un strapontin, pour chaque raseur un mot aimable.

Tant pis! j'en suis réduit à livrer gratuitement à mes lecteurs un renseignement que je comptais vendre, au poids de l'or, au Bhowitz rédhitratoire du *Times*. Le voici: après avoir tiré des chroniques flamandes un drame, puis un opéra, l'auteur du *Roi-Carotte* n'a pas l'intention de s'arrêter en si beau chemin; il termine pour la Tamise (la scène anglaise, comprenez?) une adaptation qui sera jouée sous le nom de *Garden-Patry*, en même temps que M. Carvalho fait répéter un opéra italien—musique du maestro Salvayro—dont l'auteur de *Bataille d'amour* réserve le premier rôle à l'ex-marquis de Caux (pur chic), Adeline Patti. Ce n'est pas tout, Messieurs, de plus fort en plus fort, comme chez feu Noël: Coquelin cadet étudie dans le plus grand mystère une fable ravissante, due également à l'auteur des *Mer-villes* et que, seul de toute la presse, j'ai pu me procurer au prix de sacrifices qui fassent bien loin derrière eux, celui d'Abraham.

Savourez la fable:

De Rysoor la vertu passait toutes les bornes, Et, par lui, l'Espagnol faillit être vaincu. Cependant, un ami lui fit porter des cornes...

Moratté

On peut être à la fois patriote et cocu.

Pendant que je suis en veine d'indiscrétions, je recopie à l'usage de l'*Echo de Paris* quelques notes que M. Legouvé, dont j'ai ramassé le calepin, destinait sans doute à l'Académie française: « Enorme, effet, produit sur la salle par *idem*, par Mlle Bosman-Rafaele, à peindre, comme son nom l'indique; par Mme Krauss, le dernier cri du drame lyrique. J'allais écrire le dernier trio parce qu'elle sert à relever ce genre tombé dans la mélasse avec Gounod et dans la crème, fouettée avec Massenet. Ils vont bien, les Quarante!

Les employés de l'agence Cook qui piloteront les touristes anglais dans le Monument Garnier, pendant les représentations de *Patrie*, devront avoir soin de faire admirer à leurs ouailles le sang-froid et la patience avec lesquels l'Alte sérénissime, qui est conduit par l'orchestre de l'Opéra, pêche à la ligne derrière son dos, sans jamais se retourner, jamais regarder si quelque proie a mordu à l'hameçon. Beauté!

Pour finir, on me permettra de transcrire une observation très juste de M. Camille Bellaigue, critique blond, mais influent de l'*Revue des Deux-Mondes*: quelques personnes ont paru surprises de l'héroïsme avec lequel se sacrifie le sonneur Jonas (éviter autant que possible de le confondre avec l'auteur du *Canada à trois bécasses*, célèbre pour avoir, selon l'écriture, séjourné vingt-quatre heures dans l'intérieur de M. Bathie). L'héroïsme de ce brave homme n'a pourtant rien que de très naturel et l'on ne saurait s'étonner du dévouement dont fait preuve un artiste, nommé Bérardi, envers la noble cause de l'indépendance belge.

WILLY.

## L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à demain la suite de notre intéressant feuilleton: les Trois Duchesses, par ARSENE HOUSSAYE.

## LES PROPOS DU BOULEVARD

Les membres du comité chargé d'organiser les fêtes qui doivent être données au palais de l'Industrie travaillent activement pour faire tout préparer pour les fêtes de Noël.

La commission des fêtes a décidé d'inaugurer ces fêtes par une répétition générale le 23 au soir; toute la presse sera convoquée à cette solennité, et le public y sera admis moyennant un prix d'entrée de 5 francs.

C'est également le 23 décembre prochain qu'aura lieu la première promenade dans les égouts: deux trains partiront à une heure et à trois heures de la Madeleine, et deux autres de la place de la République aux mêmes heures.

Les trains se rencontreront à moitié route et les voyageurs transborderont. Rappelons qu'un nombre limité de cartes, au prix de dix francs, sont mises à la disposition du public, qui pourra s'en procurer au siège du comité des fêtes, 18, rue Grange-Batelière.

Le comité de la Société des gens de lettres, dans sa séance du lundi 20 décembre 1886, a procédé à la distribution annuelle des prix, qui ont été ainsi attribués:

- Prix *Petit-Bourg*, 1,000 francs, à M. Charles Monselet.
  - Prix du *Congrès littéraire*, 500 francs, partagé entre MM. Joannis, Guigard, Jules Rouquette et Mme André Gérard.
  - Prix *Taylor*, 500 francs, partagé entre MM. Charles-Marie Laurent et Jules Roussy.
  - Prix *Alfred de Musset*, 300 francs, à M. Savinien Lapointe.
  - Prix *Arsène Houssaye*, 500 francs, à M. Jules Troubat.
  - Prix *Jules Simon*, 500 francs, à M. Alexandre Bonneau.
  - Prix *Eugène Bonnière*, 500 francs, partagé entre MM. Amédée Blondeau et Alfred Seguin.
- Diverses allocutions ont été ensuite accordées à l'occasion des prix.